Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 28 (1948)
Heft: 6

Artikel: Le canton d'Argovie et la Suisse centrale
Autor: Chevallaz, G.A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-888695

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

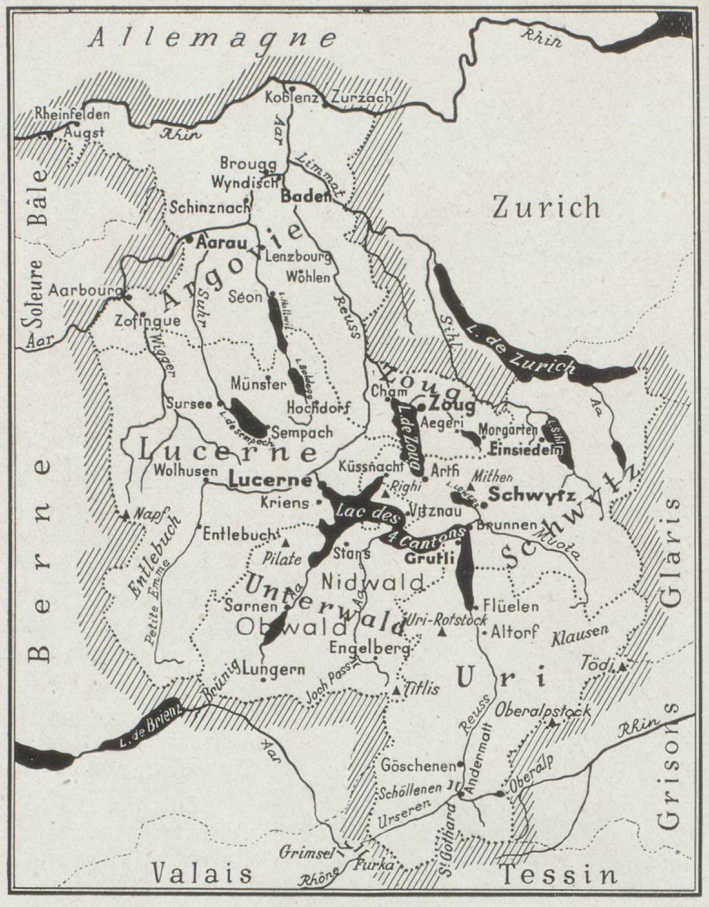
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le canton d'Argovie et la Suisse Centrale

par

G. A. Chevallaz

Professeur à Lausanne



ARGOVIE

Comme le Gothard est le château d'eau de l'Helvétie, l'Argovie est le pays où confluent les rivières des Alpes du Nord et du Plateau alémanique. Au sud, des confins de Lucerne, de Zoug et de Zurich, de longues vallées glaciaires parallèles coulent leurs rivières, entre des moraines boisées et des coteaux pommelés de vergers, vers ce grand collecteur de l'Aar, qui d'ouest en est, longe le pied du Jura. Ce fleuve puissant, grossi successivement de la Wigger, de la Suhr, de la Bunz, de la Reuss lucernoise et de la Limmat zurichoise, tourne au nord, s'ouvre de vive force une large cluse au travers des derniers allongements du Jura, pour rejoindre le Rhin qui forme la frontière septentrionale du canton.

Cette confluence des eaux s'inscrit dans un système de relief divers. Les collines du sud, étirées, au galbe doux, dépassent à peine les 800 mètres d'altitude. Là croupe molassique, ici butte de moraine abandonnée par les glaciers lors de leur repli, ou alluvions fertiles d'âge plus récent, le terrain ne laisse pas d'être varié et mouvementé. Les derniers allongements parallèles du Jura, de la Wasserfluh aux Laegern, n'atteignent pas les 900 mètres. Ils forment pourtant, hors la tranchée de l'Aar, une digue continue et les cols qui s'y échancrent à peine sont encore d'un accès fort escarpé. Au nord du Jura plissé s'étalent les terrasses larges du Jura tabulaire, séparées par les ravines et les vallées étroites qui descendent vers le Rhin.

Histoire

Cette condition de carrefour des eaux — et par là des routes — fait de l'Argovie le centre stratégique du Moyen-Pays et, en même temps, la trouée de l'Aar y ouvre l'une des principales voies d'accès au Plateau suisse. Aussi un prix élevé s'est-il de tout temps attaché à la possession de ce complexe de fleuves et de collines.

Sans parler d'Augst, la romaine Augusta Rauracorum, qui ressortit plus à Bâle qu'à l'Argovie, les Romains établirent à Wyndisch (Vindonissa) l'un de leurs principaux camps des marches du nord. Au moyen âge, les forteresses seigneuriales, telles Lenzbourg, Habsbourg ou Wildegg, veillèrent du haut des pitons boisés sur les routes et sur les fleuves, sur les cités qui développaient leur industrie au carrefour des chemins, sur les fondations pieuses comme les couvents de Muri, de Wettingen ou de Koenigsfelden. Nul plus que ce pays compartimenté ne semblait propice à la marqueterie féodale. Pourtant, d'entre les dynastes, une famille, celle des Habsbourg, prédestinée à un avenir illustre, ne tarda pas à imposer son hégémonie, qui s'étendit bientôt à l'essentiel du Plateau suisse.

On sait que les vélléités autoritaires de cette famille cristallisèrent la volonté d'indépendance des premiers cantons confédérés. A la fin du XIVe siècle déjà, les Habsbourg-Autriche sentaient leur puissance en déclin sur les terres alémaniques. Il

fallut les remous politiques qui suivirent les débats du concile de Constance pour que les Confédérés missent la main sur les terres d'Argovie, le Habsbourg se trouvant, pour lors, au ban de l'Empire et de la chrétienté. Bien qu'ils eussent signé avec l'Autriche une paix de cinquante ans trois années auparavant, les Suisses n'hésitèrent pas à châtier le mécréant et le rebelle à l'empereur. Ils confisquèrent ses terres et y plantèrent bannière. Berne prit sa très large part, tandis que Lucerne et Zurich annexaient la frange de terres en bordure de leur territoire. Le reste, et notamment le district de Baden, fut partagé en bailliages communs, administrés alternativement par des baillis de tous les cantons copropriétaires. Ces bailliages communs d'Argovie furent enjeu pour une part, et pour l'autre théâtre de guerre lors des conflits religieux qui troublèrent la Suisse entre le XVIe et le XVIIIe siècle. En effet, les deux grands cantons réformés de Berne et de Zurich cherchaient, pour leur indispensable liaison, à y maintenir la prédominance protestante, tandis que la manœuvre classique des catholiques de la Suisse centrale était précisément d'insérer leurs troupes dans ce secteur vital pour y séparer leurs adversaires. De 1531 à 1712, des guerres de Kappel à celles de Villmergen, la prédominance fut aux catholiques. Vainqueurs en 1712, les réformés étendirent leur domination sur Baden et établirent par là leur liaison directe.

L'invasion française de 1798 entraîna la fin de la sujétion. Les Argoviens libérés furent des adeptes fervents du nouveau régime et leurs députés se distinguèrent dans les conseils de l'Helvétique. L'acte de médiation que Bonaparte, leur rendant le fédéralisme, octroya aux Suisses en 1803, fit de l'Argovie un nouvel Etat confédéré, unissant aux ci-devant districts bernois et réformés les anciens bailliages communs et le Fricktal autrichien à prédominance catholique. Ce qui ne fut pas sans créer, plus tard, d'âpres querelles intérieures qui trouvèrent sur le plan national leur épilogue dans la liquidation du conflit du Sonderbund, opposant, en armes, les forces conservatrices, essentiellement catholiques, aux forces radicales, soucieuses de démocratie et de cohésion nationale.

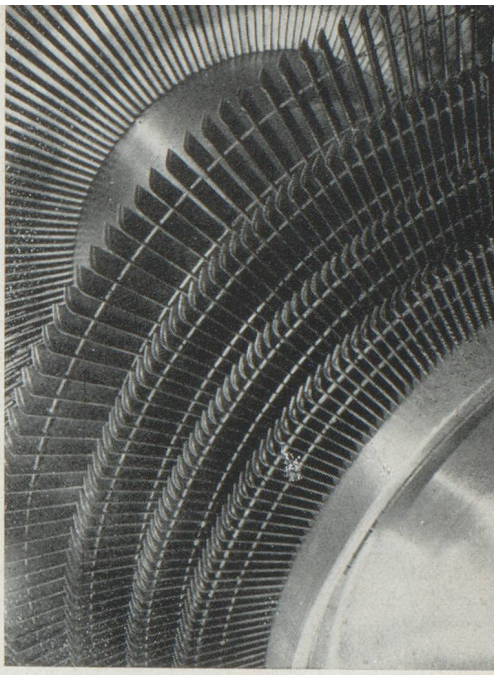
Economie

La population argovienne n'offre donc pas d'homogénéité compacte. Amalgame tardif de bailliages divers, confluence de races autant que de rivières, l'Argovie compte 282.000 habitants, dont 3/5 sont réformés et 2/5 de confession catholique. Un tiers de la population est originaire des cantons voisins.

La densité est forte, de 200 habitants au kilomètre carré. C'est, aussi bien, que l'industrie domine, occupant 56 p. 100 de la population active. C'est, comme à Soleure, une industrie fort disséminée, mi-campagnarde. Aarau, la capitale, ne dépasse pas les 13.000 habitants, ni Baden 12.000. On pourrait souligner les heureuses conséquences sociales de cette décentralisation industrielle. Campagnard pour un quart, jardinant son enclos, l'ouvrier n'a pas la sensation d'être le prolétaire déraciné des grandes agglomérations usinières.

Parmi les facteurs qui ont permis le développement de l'industrie argovienne, il faut noter des ressources naturelles, telles l'eau, le fer et le sel, la situation de carrefour naturel et l'influence des activités zuricoises toutes proches.

Le fer : sans nous arrêter à tant de gisements mineurs autrefois exploités, il faut mentionner le minerai de Herznach, dans le Fricktal,

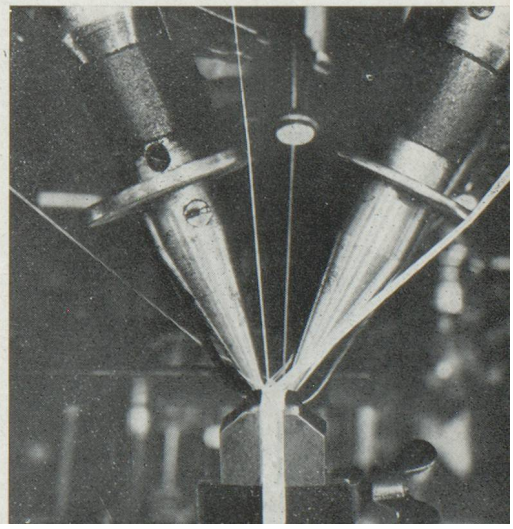


Ailetage de turbine à vapeur Brown, Boveriet Cie à Baden

Photo Feh

Stations thermales séculaires : Rheinfelden, Schinznach

Tressage de la paille à Wohlen. Cette industrie est étroitement solidaire de la haute-mode parisienne



dont on évalue la ressource à quelque 26 millions de tonnes, à la teneur en fer de 20 à 30 p. 100. L'exploitation en est intermittente, et la matière première n'est pas travaillée sur place.

Le sel : au XVIIIe siècle encore les cantons suisses étaient étroitement tributaires de l'étranger pour leur ravitaillement en sel. C'est seulement en 1836 que l'on découvrit l'importance du gisement salin qui s'étend le long du Rhin de Zurzach à Schweizerhalle. A des profondeurs qui varient de 80 mètres à 500 mètres, on trouve des bancs qui peuvent atteindre par endroits jusqu'à 50 mètres de hauteur. L'approvisionnement de la Suisse en est assuré pour plusieurs siècles. Les salines argoviennes sont exploitées par un consortium de tous les cantons. D'autre part, les gisements de Koblenz et de Zurzach donnent matière à toute une industrie de la soude : soude calcinée, cristal de soude, soude caustique, bicarbonate, chlore et dérivés.

Carrefour naturel : les foires internationales qui dès le haut moyen âge et jusqu'en 1856 se tinrent à Zurzach égalèrent presque en éclat les grands marchés de Beaucaire, de Lyon ou de Francfort. La bourgade vénérait sainte Verène, dont le tombeau attirait chaque année des foules de pèlerins. Ainsi naquit probablement la foire qui débutait le 1er septembre, jour anniversaire de la sainte. Un autre marché annuel se tenait la semaine de la Pentecôte. On trouvait là les cuirs d'Italie, les toiles de Verviers, de Londres ou d'Epinal, amenées par des négociants en gros de Hollande ou de Cologne. Les anciens Confédérés veillaient jalousement sur la qualité de la marchandise : ainsi, en 1483, une ordonnance excluait du marché les toiles allemandes réputées de qualité médiocre. Batteurs d'estrade, filles, escrocs et mendiants complétaient l'animation de la petite cité.

Baden, comme l'indique son nom, a dû sa première gloire à ses *thermes*, connus déjà des Romains, aujourd'hui encore assidûment fréquentés. Mais il semble que dès l'antiquité l'*industrie du métal* y était en honneur. On s'en convaincrait, en tout cas, à recenser les nombreux objets poinçonnés à sa marque que l'on découvre dans les fouilles allemandes, françaises ou autrichiennes. Pourtant, aux temps modernes, l'industrie badoise n'a pris essor que vers 1835, par la création d'une filature de coton. Baden vit, en 1847, s'inaugurer le premier chemin de fer helvétique, le « Spanischbroetlibahn » amenant au Zurichois délicat les petits pains frais de son petit déjeuner, mais surtout unissant étroitement la cité argovienne à la métropole industrielle. Si les tissages et filatures eurent une vogue éphémère, Baden sut, parmi les premières, saisir tout le parti qu'il fallait tirer de l'*électricité*. En 1891 s'installait la fabrique de machines électriques qui devait prendre une extension considérable et porter au loin sa renommée, équipant les centrales, construisant automotrices et générateurs. Se dégageant de sa vallée étroite, Baden a pris de l'espace. Drainant la main-d'œuvre des villages environnants elle forme, avec les communes voisines, un complexe économique de plus de 30.000 habitants. En 1941 les usines mécaniques occupaient 7.200 personnes.

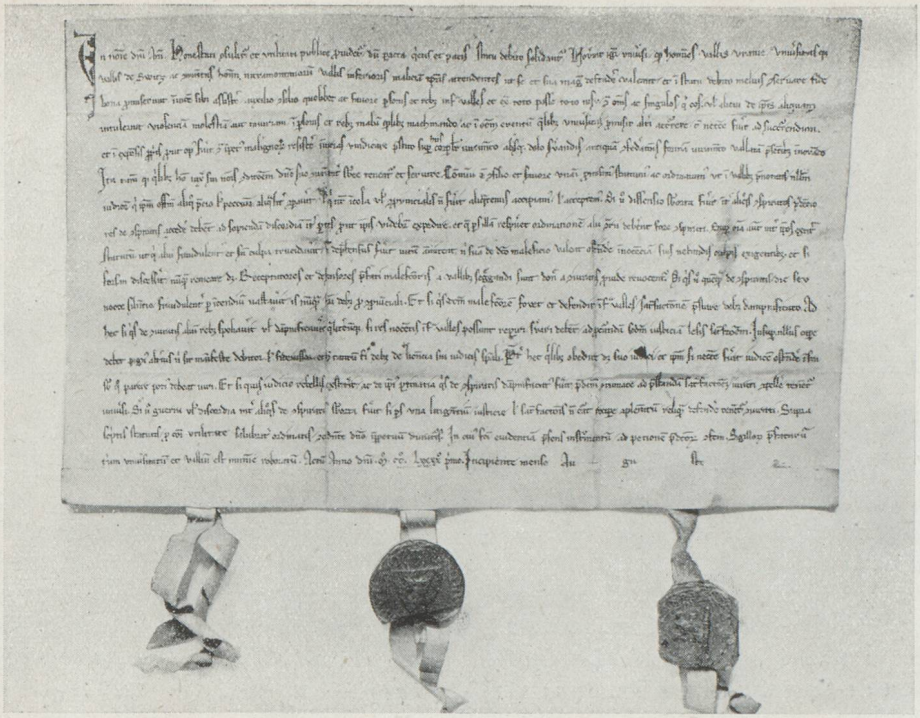
Supplantée à Baden par l'électricité, *l'industrie textile* a gardé ailleurs quelques positions. Ce sont les tricotages de Zofingue, les cotonnades de la vallée de la Suhr, les tissages et les teintureries d'Aarau. C'est aussi la vieille industrie du *tressage de la paille*. Le crin de cheval, le raphia, le coton, la soie, la cellophane, le chanvre de Manille ou le liber de bois ont presque entièrement remplacé la matière première initiale, mais l'industrie est toujours active dans les vallées méridionales, et les produits s'en exportent largement.

Outre la métallurgie qu'elle partage avec Baden et Brugg, Aarau, la capitale, fabrique des instruments d'optique de haute précision.

Animés autrefois du trafic fluvial, les villes et les villages rhénans se sont adaptés aux industries modernes. Rheinfelden, outre l'exploitation des sels, se voue au tabac et à la brasserie. Moehlin fabrique des chaussures, Zurzach alimente de son sel une industrie chimique. Surtout, le Rhin d'Argovie est largement mis à contribution pour la *production d'énergie électrique :* cinq grandes centrales s'y étagent, dont celle de Ryburg, qui, avec ses 800 millions de kilowatts heures par an est l'usine la plus puissante du pays. Au reste, dans le tableau général de la production de courant, l'Argovie s'inscrit au troisième rang d'entre les cantons helvétiques, grâce à ses grandes centrales sur le Rhin, l'Aar et la Limmat.

Les riches cultures maraîchères et les vergers du Seetal alimentent les grandes fabriques de *conserves* de Lenzbourg et de Seon. Enfin la région de Reinach est le principal centre de l'industrie suisse des tabacs.

L'agriculture argovienne est prospère. Vouée avant tout à l'élevage, à la production laitière, au verger — mentionnons les cerisiers du Fricktal — et aux cultures maraîchères, elle n'en tient pas moins le cinquième rang parmi les cantons producteurs de froment. Le vignoble, autrefois vaste, est fort restreint. Les maladies importées, la pénurie de main-d'œuvre agricole résultant de l'essor industriel, la concurrence étrangère, lui ont porté des coups dont il ne se remettra pas.



Le pacte du 1er août 1291 entre Schwytz, Uri et Unterwald, première charte de la Confédération. Seuls les sceaux des deux derniers cantons ont été conservés

LA SUISSE CENTRALE
Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne et Zoug

Le destin de ce carrefour européen qu'est la Suisse est lié à la garde des passages des Alpes. Aussi bien, c'est autour de ce nœud montagnard du Saint-Gothard, de ce « réduit » central, le long de sa route, à ses débouchés sur le Plateau, que s'est groupé, dès le XIIIe siècle, le noyau de communautés libres, paysans des vallées et bourgeois des cités, d'où naîtra, par étapes, l'actuelle Confédération.

Fort tôt, sans doute, la prépondérance politique échappera aux petits « états forestiers » qui nouèrent l'alliance initiale. Les villes du Plateau, riches en hommes et en argent, prétendront diriger les destinées helvétiques. Mais, tenaces, obstinées en leurs traditions, en la défense de leurs franchises, les communautés de la Suisse centrale sauront être, aux outrances de l'ambition et de l'aventure, le contrepoids nécessaire. Leur résistance, et jusqu'à certaine exagération conservatrice, ont maintenu l'équilibre et, par là, sauvegardé les libertés.

En 1481, Nicolas de Flue, ermite de l'Unterwald, avait apporté à la Diète des Confédérés divisés les paroles de la réconciliation.

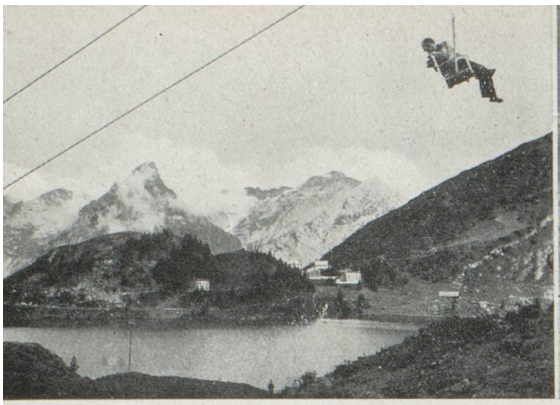
Tout récemment, c'est autour du Gothard, dans ce « réduit national », forteresse naturelle des Alpes, que la Suisse a donné corps à sa volonté de défense, affirmé sa cohésion en face des menaces de l'étranger.

Ainsi, au cours des temps, ressort la permanence de la mission des premiers cantons, celle des hommes et celle du pays.

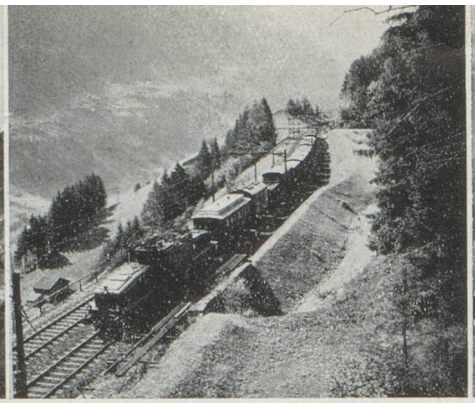
Les trois cantons primitifs

Schwytz, pour lors, se limitait à la verte vallée de la Muotta, abondamment boisée entre deux chaînes des Préalpes enrobées de pâturages, à l'étroite plaine alluviale de Seewen-Brunnen, entre le Righi vert et le Mythen délabré, au bassin romantique du petit lac de Lowerz et à l'avancée d'Arth, qui vient baigner dans le lac de Zoug. Plus tard, les Schwytzois annexeraient au nord le plateau morne d'Einsiedeln et les coteaux en vergers qui descendent jusqu'au lac de Zurich. Ils acquerraient aussi quelques communes riveraines du lac des Quatre-Cantons sur le pourtour du Rigi.

Unterwald est constitué de deux vallées principales, qui forment depuis longtemps deux entités politiques distinctes. Celle de l'Est, naissant au pied des glaciers du Titlis et du massif de l'Urirotstock, s'insère, étriquée, entre des digues puissantes



Télésiège à Engelberg



Ligne du Gothard près de Wassen

Vaches de Schwytz

de roches et de forêts abruptes, pour s'étaler à l'approche du lac en la brève plaine de Stans. Elle forme le demi-canton de Nidwald, hors le palier supérieur, le bassin montagnard d'Engelberg, longtemps abbaye autonome, aujourd'hui, paradoxalement, rattaché à l'Obwald. Le demi-canton de l'ouest descend du col du Brunig et des hauteurs chauves des Préalpes de Brienz en une vallée largement ouverte, ornée de lacs clairs entourés de prairies, de pâturages boisés et de villages-miniatures.

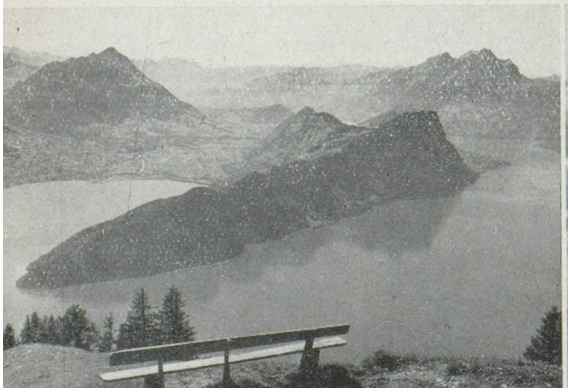
Uri s'inscrit tout entier dans les Alpes. Il est constitué de la seule vallée de la Reuss, étroite, profondément encaissée, aux vallons latéraux fort courts qui s'élèvent vers les terrasses déclives des alpages d'été. Des vergers d'Altdorf ou de Fluelen, précocement fleuris par le souffle du foehn, la vallée se hausse par gradins gigantesques jusqu'à la porte des Schœllenen, où la rivière impétueuse s'est taillée un chemin entre des murailles abruptes d'une âpre nudité. En amont, l'auge triste de l'Urseren, qui ne relevait pas encore, à l'époque, du pays d'Uri.

La première alliance

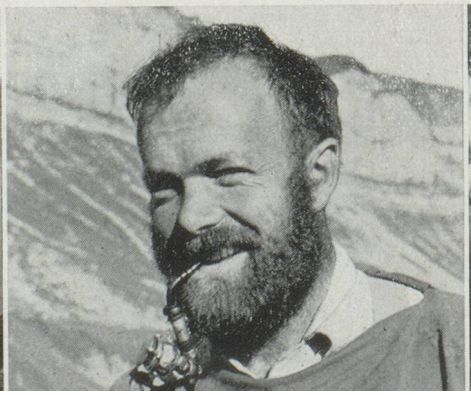
Chaque année, au printemps, les paysans de la vallée d'Uri, comme du reste ceux de Schwytz ou ceux des deux Unterwald, se réunissaient en assemblée pour discuter de la gestion des alpages, propriété commune. De cette assemblée de copropriétaires naquit la communauté politique. De réunion du syndicat d'alpages, elle devint landsgemeinde, assemblée populaire souveraine d'un état en voie de constitution. Elle trouva bientôt matière à s'affirmer, moins à l'encontre de l'autorité impériale — le chef élu du Saint-Empire romain-germanique était trop faible en général et souvent trop lointain pour prétendre gouverner étroitement ses sujets montagnards — que des prétentions des dynastes du Plateau suisse, et singulièrement de ces Habsbourg tenaces qui, de leur nid d'aigle argovien, s'efforçaient de grouper sous leur tutelle les terres d'Alémanie, avant qu'ils ne s'orientent vers leurs destinées autrichiennes.

L'ouverture du chemin du Gothard, grâce à la construction du « pont écumant » (stibende Brug) des Schoellenen, avait, dès la fin du XIIe siècle, placé les Uranais sur l'un des grands axes de l'Empire. Cette situation apportait aux montagnards une appréciable source de revenus. Il s'établit des soustes, des relais, des entrepôts, des auberges. Beaucoup gagnèrent leur vie comme rouliers, convoyeurs ou bateliers. Uri connut la faveur impériale. Le souverain tenait fort à garantir la sécurité de la route qui, le plus directement, reliait sa terre de Souabe à l'Italie du Nord, où sans cesse il avait à guerroyer contre la dissidence guelfe. Aussi bien voit-on la communauté d'Uri

Vue du Righi sur le lac des Quatre-Cantons



Montagnard de la Suisse centrale



Intérieur de l'église d'Einsiedeln

obtenir, argent comptant, en 1231 déjà, un acte par lequel l'Empereur lui confère l'immédiateté, c'est-à-dire le privilège de relever de sa seule autorité, ce qui, en fait, n'était pas loin d'équivaloir à l'indépendance.

Parallèlement, bien que moins nettement, les communautés voisines évoluaient vers la même autonomie. Unis par le lac, aux fjords enserrés entre les chaînes, Uri, Schwytz et les Unterwald n'allaient pas tarder à se concerter pour la défense d'intérêts identiques.

Vers la fin du XIIIe siècle, en effet, l'emprise des Habsbourg semblait plus étroitement menacer les libertés de fait ou de droit des montagnards. Ainsi, en l'an 1274, l'autorité impériale échut pour la première fois au chef de cette ambitieuse maison. Rodolphe Ier, semble-t-il, ne profita pas de sa double autorité pour limiter les franchises des communautés montagnardes. Mais l'on avait tout lieu de craindre l'avenir. Aussi, dès sa mort survenue, voit-on, les premiers jours d'août 1291, les représentants des communautés d'Uri, de Schwytz et du Nidwald signer le traité d'alliance perpétuelle par quoi les Etats montagnards (Waldstaetten) s'engagent à se prêter un appui militaire total et inconditionnel, à répudier tout magistrat qui leur serait imposé du dehors et, en cas de conflit entre eux, à s'en référer à la décision d'un arbitre. Tel est l'acte initial de la Confédération suisse.

A ce texte authentique, la légende ne manqua pas d'ajouter sa fresque héroïque : le récit pittoresque des brimades et des exactions des baillis, le très vraisemblable serment des trois Suisses sur la prairie du Grutli, l'épisode de Guillaume Tell qui, s'il n'est attesté par aucun document de l'époque, est dès longtemps passé dans l'imagerie républicaine de toutes les nations du monde.

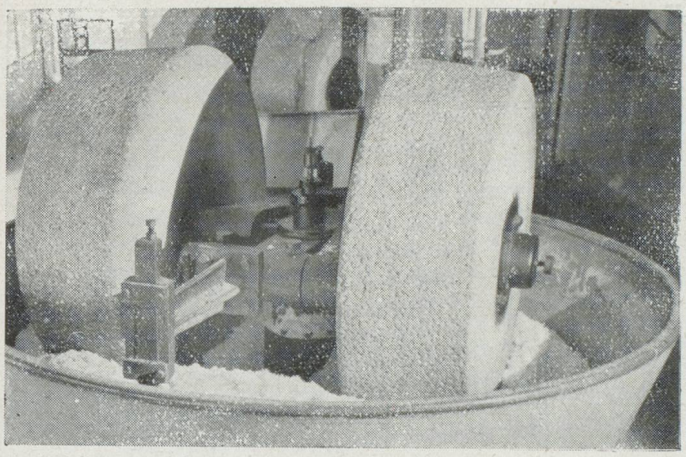
Quoi qu'il en soit, le pacte de 1291 affronta victorieusement l'Autriche et le temps. Confirmé publiquement en 1315, après l'écrasement par les Confédérés des troupes du duc Léopold de Habsbourg dans l'embuscade de Morgarten, il se vit élargi bientôt par l'adhésion à l'alliance de plusieurs cantons nouveaux.

Lucerne

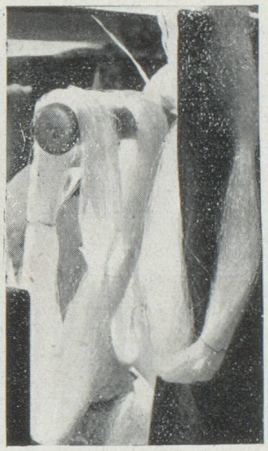
Ce fut tout d'abord Lucerne. La cité qui s'était construite à l'entour du couvent de Saint Léodegar était la porte la plus commode du pays des Waldstaetten, à l'endroit que la Reuss avait choisi pour sortir du lac et se glisser entre les ondulations du Plateau. Le trafic du Gothard animait un commerce florissant. En 1332, les bourgeois de Lucerne signaient une alliance avec les trois cantons primitifs. Les termes en réservaient la suzeraineté des Habsbourg sur la cité. Mais la ville ne tarda pas à manifester son autonomie entière à l'égard des Autrichiens puis, bientôt, à s'agrandir aux dépens de ses anciens tuteurs.

Ainsi l'autorité de son patriciat s'étendit bientôt à l'Entlebuch herbager et forestier, vers l'ouest, tandis que vers le nord des vallées larges et plates du Moyen-Pays venaient agrandir son domaine d'une vaste frange de riches terres agricoles, en bordure de l'Argovie.

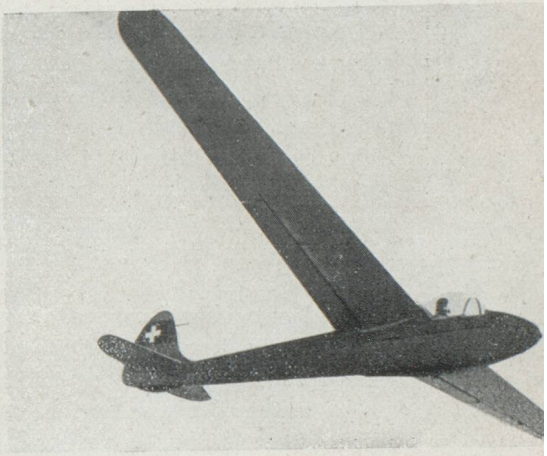
Plus tard, catholique, gardienne des traditions, Lucerne devait être l'âme de la résistance conservatrice et fédéraliste au dynamisme des grands cantons du Plateau.



Fabrication du papier à Cham (meuleton)



Viscose suisse S. A. Emmenbrücke



Planeur WLM 1

Zoug

Zoug, une bourgade, une croupe de bois et de vergers penchant vers un lac, une vallée agreste entre des collines forestières — au demeurant le plus petit des cantons suisses — n'entra pas de son plein gré dans l'alliance confédérale. Lorsque Zurich eut lié son sort à celui des Waldstaetten et des Lucernois, il apparut nécessaire d'assurer entre les alliés une libre communication. Zoug se trouvait sur la route unissant naturellement la Suisse centrale à la cité des bords de la Limmat. On l'assiégea donc, en 1352. Abandonnée par son protecteur autrichien, la bourgade capitula et adhéra à l'alliance. En dépit de la proximité zurichoise et de l'influence que ne manqua pas d'avoir, sur l'économie du canton-miniature, l'activité de la grande cité, Zoug marqua sa prédilection aux cantons de la Suisse primitive, qu'elle suivit dans la plupart des différends nationaux.

L'économie

Comme il était naturel à des cantons en bonne part montagnards, attachés à leurs traditions aussi bien dans l'économie qu'en affaires politiques ou religieuses, l'agriculture a longtemps joué, en Suisse centrale, le rôle de premier plan. Pourtant, si récente qu'elle soit, l'industrie marque actuellement un essor intéressant. Certaine saturation industrielle du Plateau, le souci d'abriter dans la sécurité des vallées certaines fabrications d'intérêt national, un régime fiscal avantageux, d'appréciables ressources en énergie électrique et des communications favorables n'ont pas manqué d'y contribuer.

Si le canton de Zoug, avec ses 240 kilomètres carrés, se trouve être le plus exigu des cantons suisses, Uri en est, comptant moins de 30.000 habitants, le moins peuplé. Et pourtant, si le quart des héritiers putatifs de Guillaume Tell vit encore de l'élevage, paissant ses petites vaches brunes aux alpages communs des hautes terrasses, récoltant le foin des prairies suspendues, la moitié des Uranais sont aujourd'hui voués aux fabrications chimiques, au caoutchouc et surtout à l'industrie mécanique, favorisée par l'intense trafic de la ligne internationale du Gothard. Impétueuse et abondante, la Reuss actionne plusieurs centrales électriques. Il était récemment question de transformer la cuvette herbeuse et dénudée de l'Urseren en un bassin gigantesque, dont le débit annuel eût assuré la production de près de trois milliards de kilowatts-heures, 30 p. 100 de l'énergie consommée annuellement par l'économie suisse. Il semble que l'opposition des habitants ait eu raison du projet, au moins pour le moment. L'Urseren restera donc le grand carrefour touristique des Alpes suisses et, d'Andermatt, continueront de rayonner les cars jaunes de la route du Gothard, les express des glaciers, roulant, par la Furka ou par l'Oberalp, vers Brigue ou vers Disentis, et le petit train vétuste et pittoresque des Schoellenen, qui va rejoindre à Goeschenen la ligne du Gothard au moment où elle va s'engouffrer dans les quinze kilomètres d'un des plus longs tunnels de l'Europe.

Dans l'Unterwald, la prépondérance agricole est nette encore, où la terre — l'élevage et quelques vergers — fait vivre près de 40 p. 100 des habitants. L'hôtellerie est active. Ainsi, Engelberg qui, autour de son couvent, s'est peuplé d'hôtels, tandis que téléfériques et télésièges tendaient leurs câbles vers les pistes à ski ou vers les champs de rhododendrons du lac de Trubsee ou du col du Joch, est séjour de prédilection des sportifs tant d'hiver que d'été. La ligne pittoresque du Brunig anime le tourisme de l'Oberwald.

L'industrie fait travailler, dans le canton de Schwytz, 38 p. 100 des quelque 70.000 habitants. Elle est particulièrement active dans les districts septentrionaux, où les filatures et les tissages de coton se sont développés sous l'influence de Zurich. On note, par ailleurs, le tissage de la soie, la coutellerie et la verrerie. Non loin du bourg d'Einsiedeln, dont l'abbaye ancienne est un lieu de pèlerinage fort fréquenté, le lac de la Sihl fournit matière à l'énergie des centrales de l'Etzel. Herbagère dans la vallée de la Muotta et dans le district d'Einsiedeln, l'agriculture se voue au verger sur le versant du Nord. Les rives du lac des Quatre-Cantons s'émaillent de villégiatures classiques, baignées de la moiteur du foehn, au pied du Righi des touristes.

Zoug, en dépit de vergers fleuris et florissants, d'instituts d'éducation et d'une hôtellerie prospère, marque une prédilection certaine à l'industrie qui occupe 45 % des 40.000 habitants. Il s'adonne tant au coton qu'au papier ou à l'appareillage électrique.

Lucerne possède des campagnes plantureuses, une industrie récente et pleine de promesses, un renom touristique de bon aloi. L'industrie marque aujourd'hui une légère avance sur la vocation agricole. Il faut citer, parmi les fabrications en plein essor, celle de la soie artificielle, la métallurgie, les ateliers mécaniques et même les constructions aéronautiques. Mais, si la ville de Lucerne, qui compte près de 60.000 habitants sur les 216.000 du canton, s'est fort rapidement ceinte d'une banlieue usinière active, elle n'en demeure pas moins la capitale touristique de la Suisse centrale. Ses saisons musicales prouvent chaque été quel éclectisme elle apporte à son rôle.

G. A. Chevallaz